

Élections  
fédérales

# L'abominable audace du peuple

## canadien

par Jacqueline Pelletier

Entre 20 h mardi le 4 septembre et 9 h le lendemain, rivée à l'écran prophétique, à mes pistaches et à ma liste de candidat-e-s, les doigts noircis par les analyses livrées à ma porte au petit matin, incrédule, par moments exaltée, traversée de réflexions cyniques, tantôt d'angoisse, tantôt de plaisir, enfin tout simplement d'un énorme fou rire, j'ai éprouvé un amour soudain et terrible pour la population de ce pays. Quel culot ! Quelle abominable audace !

Fidèle néo-démocrate depuis les temps psychédélics, j'avais calmement souhaité un certain équilibre, de quoi favoriser une reprise économique sans trop d'otages. Conservateurs minoritaires au pouvoir, donc, forte présence néo-démocrate, le tout parsemé de taches rouges pour l'effet nostalgique. Mais, comme un raz de marée, la volonté de l'électorat s'est effrontément dressée devant les raisonnables qui, comme moi, voulaient à tout prix sauver la chèvre et le chou. Faut-il y voir une tragédie ? Pas du tout. Du moins, pas pour l'instant.

Un phénomène critique a échappé aux analystes du «Blue Tuesday», peut-être le plus important pour les années qui viennent. Après avoir étudié l'envers et l'endroit du désenchantement de l'électorat face à l'équipe Trudeau et dénoncé les gaffes à répétition de Turner, après avoir répété béatement que jamais les néo-démocrates ne pourraient former le gouvernement, plusieurs ont prétendu que la razzia du 4 septembre fut le résultat d'un mirage exécuté à la perfection par une équipe conservatrice bien rodée et que la technologie, au service du parti depuis trois ans, est parvenue à orchestrer une lobotomie orwellienne sur l'électorat. Dans les milieux progressistes, on murmure même que la mentalité «red neck» (quelles colorations versatiles revêt la politique !) s'installe maintenant à Ottawa et qu'à ce point, mieux vaut se tourner vers les États-Unis de novembre pour comprendre ce qui nous attend. Mais qu'importe la perspective, tou-te-s reconnaissent que la population canadienne a

opté pour le changement. Géniale conclusion ! Mais quel changement au juste ?

- Selon moi, le peuple canadien n'est ni naïf ni lâche. Sous son apparente platitude mijote une conscience des véritables enjeux et même une volonté croissante d'y faire face. Le 4 septembre, en plus d'administrer une claque magistrale aux libéraux, le peuple a donné un coup de pied dans la porte de ce que certain-e-s appellent l'ère de la transformation, d'autres, celle des réseaux, du consensus, de la décentralisation. Lisez Marilyn Ferguson, Alvin Toffler, Lisez John Naisbitt, pour ne nommer que les plus évident-e-s. Du coup, Mulroney est devenu l'héritier d'un mandat qu'il n'a sans doute pas prévu.

Se peut-il que nous ayons dans ce pays effectué un début de «saut quantique» vers une nouvelle époque de transition ? Regardons ce qui se passe ailleurs dans le monde. Stressée, la société accourt vers les valeurs connues, les traditions, le conservatisme, dans l'espoir d'y trouver quelque réconfort. Allemagne, États-Unis, Angleterre, Israël. Du même coup pourtant, elle réclame le changement dans les façons de faire et de penser. Les mécanismes politiques sont remis en question, les relations interpersonnelles réexaminées. Le désarmement, l'égalité des chances, les droits des autochtones et l'écologie deviennent centraux et suscitent des débats politiques audacieux, innovateurs, ce qui indique en soi une volonté de changement. Quoi qu'on pense de ce qu'ont dit les chefs, le débat du 15 août sur les femmes en est un exemple notable. Car, apeurée, la société sait pourtant que le véritable changement exige de regarder l'avenir et non le passé. Confusion. Ambiguïté. Signes certains d'un monde troublé, qui cherche, inquiet mais audacieux. Allemagne, États-Unis, Angleterre, Israël, Canada.

Rencontres de théories opposées, intégration plutôt que confrontation : l'impact de la nouvelle technologie y est pour beaucoup. Les murmures nucléaires aussi. Plus ou moins conscients, mais exposés à la planète, les gens exigent que soit reconnu l'environnement de la terre, celui des êtres et des idées. Réceptifs ou pas, tôt ou tard, les hommes politiques n'ont d'autre choix que d'écouter.

Revenons à Mulroney. Qui servira-t-il ? L'élément conservateur seul, peut-être le plus évident ? Ou l'ensemble de ses députés, ce regroupement éclectique dont on peut attendre bien des choses ? Planera-t-il à la surface de ce vote significatif ou saura-t-il saisir les courants progressistes qui l'ont sous-tendu ?

À mon avis, le style d'intervention des groupes d'intérêt non gouvernementaux, féministes entre autres, sera déterminant. Irréaliste ? Pas du tout. Habile conciliateur, Mulroney s'inscrit tout à fait dans les courants de notre époque de transition, de même que sa députation, plus coalition qu'équipe, plus réseau que «parti».

Tirons parti de cette conjoncture, d'abord en agissant comme si chacune d'entre nous avait gagné ses élections. Récupérons «leur» victoire, mais en tenant compte qu'on ne confronte pas les conservateurs à coups de poings (les Ontariens ne s'ont appris à leurs dépens). Les grandes associations féminines se sont rodées au lobbying depuis le débat constitutionnel ; bâtissons sur cet acquis et sachons, plutôt qu'attaquer les députés, forcer leur attention et celle des comités parlementaires en les alimentant d'informations irréfutables, selon un plan concerté. Malgré les frustrations inhérentes à cette approche et le sentiment fréquent d'avoir été soi-même récupérée, il faut y aller de bonne foi, omniprésentes et rigoureuses.

Pour éviter un trop grand virage à droite, nous devons agir vite. De Brian le Conciliateur, de «l'Homme du changement» pré-électoral, servons-nous. **FIN**

Jacqueline Pelletier est une journaliste pigiste d'Ottawa.